

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 29

Artikel: D'Yverdon à Londres, en barque : [1ère partie]
Autor: Saussure, César de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et flegmatiquement il se remet en route du côté de la potence qui apparaît déjà sur la hauteur.

Un autre larron était arrivé au haut de l'échelle. Comme l'exécuteur se dispose à lui passer au cou le fatal collier, il se retourne à moitié et d'un ton traînard : *Eh ! pourr frare, dit-il, laissez mè soffia una vourbetta, ne m'en su ja mais tant vu !*

Un troisième avait un goûtre ou peut-être était plus lourd qu'on ne se l'était imaginé ; le fait est que lorsqu'on le lança dans l'espace, la corde qui avait longtemps servi vint à rompre et notre homme fut rudement projeté sur le sol. Un peu étourdi, il se relève, porte précipitamment la main à sa poche et en retirant les morceaux d'une vieille pipe : *Te raudzai pi, s'écrie-t-il en colère, mè l'an bin eb'recaie !*

B. DUMUR.

La mitre est pleine.

Autrefois, à M., il n'y avait pas d'horloge et, comme c'est un pays à brouillards, le cadran solaire ne pouvait pas être toujours utilisable. Pour savoir quand c'était midi, on venait consulter la servante de M. le curé. Quand la « mitre » d'eau grasse, destinée au porc, était pleine, on pouvait se mettre à dîner.

Mme H. GAILLOUD.

En canicule. — Un client se plaint de la cherté du dîner qu'on lui a servi au restaurant :

— Un potage 2 francs ; des œufs à la coque 7 francs ; une côtelette 6 francs ; un fromage à la crème 3 francs. Bigre ! vous ne devez pas conserver de clients.

— *Le garçon* : Oh ! monsieur, par ces chaleurs, on ne peut rien conserver.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Ce qu'on dit.



« Pourquoi, me demandait l'autre jour une aimable lectrice, prenez-vous si souvent les femmes à partie dans vos « propos ». Quel mal vous ont-elles donc fait, Monsieur le Vieux Garçon ?

— Mon Dieu, chère Madame, il est peut-être exact que j'aie quelquefois un peu blagué ce sexe charmant... et charmeur. Mais il ne faudrait pas m'en vouloir, car je ne suis que très indirectement responsable de ces innocentes bouteades. Le coupable, c'est un peu tout le monde,

1 FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

D'Yverdon à Londres, en barque.

ON parle beaucoup, depuis quelque temps, des transports par eau, malgré l'agrandissement continu du réseau des chemins de fer. Sur les rives du Rhône, du Rhin, de la Venoge, de la Thièle et d'autres rivières encore, des industriels, des commerçants et des ingénieurs s'agissent pour créer de la Méditerranée à la mer du Nord une voie navigable propre à rendre moins onéreux le transit des marchandises de poids lourds, telles que les blés, les combustibles, les matériaux de construction. Cette question de la navigabilité fluviale nous remet en mémoire le récit que fit César de Saussure de son voyage d'Yverdon à Londres, publié en 1903 par M. van Muyden. Il est intéressant et souvent bien amusant.

car, de même que l'auteur de « Boccace », je puis répéter :

Je ne dis que ce que je vois,
Ce qui se passe autour de moi.

Vous me semblez ne pas le croire, vous pensez bien plutôt que tout cela n'est qu'invention !

Erreur ! Ecoutez donc ces bribes de conversations entendues l'autre soir.

C'était dans un grand café de la ville. Tout en savourant trois décis, assis à une table toute proche du comptoir, j'écoutes distraîtement le directeur de l'établissement qui faisait une observation à l'un des garçons :

— Mais oui, disait-il, il faut penser à offrir les journaux aux clients ; quand vous voyez quelqu'un qui est seul, ou même quand deux personnes ont l'air de n'avoir rien à se dire et de s'ennuyer ensemble, — c'est assurément un mari et sa femme, — allez donc porter le *Figaro* à Monsieur et l'*Illustration* à Madame ; ça leur fera plaisir !

Rendu un peu rêveur par l'exemple, — type choisi pour la démonstration des gens qui s'ennuient, — je cheminais à pas lents quand, quelques instants après, j'entendis un ouvrier qui racontait :

— Je me suis acheté hier un habit neuf. Quand je rentre à la maison et le montre à la bourgeoisie :

— Est-ce que tu comptes le mettre souvent ? qu'elle me demande comme ça.

— Pourquoi ?...

— Parce qu'il est horriblement laid. Pour sûr que lorsque tu le mettras, je ne sortirai pas avec toi.

— Dans ce cas, tu peux être sûre que je le mettrai tous les dimanches !!!

Vrai, si c'est pour cela qu'on se marie ! ..

BERT-NET.

Ce qui est fait est fait. — Un étranger en séjour dans une de nos petites villes se présente au poste de police.

— Monsieur l'agent, dit-il, je vous avais signalé hier qu'on m'avait volé mon portemonnaie. C'était une erreur ; je l'avais seulement égaré ; je viens de le retrouver.

— Oh ! ma foi, monsieur, fallait le dire plus tôt ; c'est trop tard... le voleur est arrêté.

Je me rendis à Yverdon le 8^{me} d'Avril de cette année 1725. Le 11^{me} je m'y embarquai sur le bateau où il pouvait y avoir une vingtaine de passagers, dont les principaux étaient, Mme de Joffrey l'Irlanaise ; M. Morisson son fils qu'elle a eu d'un premier mari, qui était venu la prendre pour la conduire en Irlande ; M^{me} de Chaire que bien vous connaissez ; une jeune et aimable demoiselle Blanchon de Vevey, qui est allée à Amsterdam joindre un frère ; M. le ministre Silvestre, homme d'esprit et fort gai, qui est resté en Hollande ; M. de Poilly le cadet et votre serviteur. Il y avait plusieurs autres passagers qui n'étaient pas de notre troupe.

Nous n'arrivâmes que sur le soir à Neufchâtel, parce que nous luttâmes tout le jour contre un vent contraire qui nous retint deux jours à cette ville. Nous en repartîmes le 13^{me}. Environ sur le midi nous quittâmes le lac de Neufchâtel pour entrer dans la Thielle, qui forme un fort joli canal, long d'environ une lieue, qui va se jeter dans le lac de Biel, dont les côtes septentrionales sont élevées et couvertes de vignes. Nous arrivâmes qu'il était nuit à Nidau. Nous logâmes dans un mauvais cabaret, où nous fûmes assez mal à tous égards.

Le 14, nous partîmes de grand matin de Nidau. Nous voguâmes encore quelques heures sur la Thielle, et nous entrâmes ensuite dans l'Aare, où cette rivière se jette. L'Aare est fort rapide, et même dangereux dans bien des endroits, à cause de nom-

Enigme. — On a fait placer dans le vestibule de quelques hôtels des postes des distributeurs automatiques de timbres, destinés surtout à fonctionner pendant les heures de fermeture des guichets.

Un brave campagnard, sa pièce de 10 centimes à la main, tourne et retourne autour de l'appareil, l'examine, anxieux et de plus en plus embarrassé :

— Ah ! les voilà, ces distributeurs automatiques ; mais où diable est le marchand de timbres ?

LA MÈRE INFORTUNÉE

Dès sa douleur une maman Pour confident me prit naguère

Et toute en pleurs me dit comment Son fils ingrat la désespère.

« Hélas ! que n'aïe conjuré Le destin qui me persécute ; Mon fils, enfant dénaturé, Ne veut plus jouer de la flûte.

Il a du doigté, du talent, De l'élegance et de la pose, Et souffle dans son instrument Avec l'art d'un grand virtuose. C'est en vain que parents, amis Le pressent pour qu'il s'exerce, L'obstiné, c'est un parti pris, Ne veut plus jouer de la flûte.

Au théâtre de la Scala, Devant une foule attentive, Il devait, un soir de gala, Jouer un air d'Iphigénie. Le temps s'écoule et l'on attend Qu'enfin le jeune homme débute. Peine inutile, l'inconstant Ne veut plus jouer de la flûte.

Euterpe, sur son front d'enfant, Imprimant le sceau du génie, Lui dit : « Mon fils, tu seras grand, Pourvu que Dieu te prête vie. » Hélas ! la Muse augurait mal A cette suprême minute, Car l'enfant au front génial, Ne veut plus jouer de la flûte.

Ses rêves d'or et d'infini, L'emportaient sur la haute cime Que Mozart et Paganini ECLAIRENT d'un reflet sublime. Vain espoir, essor impuissant, Qui devait précédéder sa chute ; L'artiste qui promettait tant Ne veut plus jouer de la flûte.

A. L.

bre d'écueils ou rochers cachés. Nous vîmes en passant Buren, mais nous ne nous y arrêtâmes pas.

Il était environ midi quand nous arrivâmes à Soleure. Après le dîner nous allâmes voir l'église des Jésuites. Comme c'était la première église catholique que je voyais, je ne pus m'empêcher d'admirer la magnificence et la propreté avec laquelle elle est décorée... Ce que je vis de plus remarquable à Soleure, c'est une tour sur l'un des bastions, qui de quelque côté qu'on la regarde paraît fort penchée. Nous partîmes de Soleure environ à deux heures après midi. Nous passâmes quelques mauvais pas, où l'eau était fort rapide et bouillonnante, qui fit grand peur à nos dames.

Nous arrivâmes sur les sept heures du soir à Wangen, qui est un assez vilain bourg. On nous conduisit dans un mauvais cabaret, où nous compîmes d'être assez mal régalés et encore plus mal couchés, lorsque l'une de nos dames fut invitée à aller au château avec les personnes de sa suite. Heureusement pour nous, Mme de Toffen, baillive de cet endroit, se promenait dans son jardin qui donne sur la rivière, lorsque nous débarquâmes ; elle reconnut M^{me} de Chaire, avec qui elle avait eu quelque liaison. Nous y fûmes six. On nous reçut, il ne se peut pas mieux et ce qui nous fit le plus de plaisir, c'est que nous eûmes de bons lits, qui nous dédommagèrent de la mauvaise nuit que nous avions passée à Nidau.

LO LION DZUZO

(Fable, traduit librement de M. Imbert.)

On villo lion sè fé dévot, coumein lo diablio, on dzor, sè fe hermito. Sè la cor lo dévint bin'tout, ceinquiè s'einteind. La vertu favorita d'au courtiseins, l'est l'art dè passà dein autrui, et dè preindre ein tot sès manairès. Què lo prince toussait ouai, di déman tota la cor va s'enrhumà por toussi avo li ; témoens lei courtiseins d'au lion dè ma fablia ; on lè veyait d'on air soumet, affablio, les gets baissas, montzi à petits pâs, prêchein la contegneince et l'humeur charitâbia, querelleint todjor lei pliésirs d'icébas. On n'arrivé au ciel qu'à travers millè pennès ; quauquies ors d'on câlico ejnveloppiant illeur pè, et mè d'on lau, effray dè maint tropé, s'est distingâ per dis neuvainés.

A-t-on gagnâ d'avai tzandgea ? Y ne sé pas, mé vice por vice, iamo mè què, io que sait què sè troeuve lodega, lo scandalo m'avertessé ; ceinquiè dè ein passein, rëvegneins au lion.

A tis sei cortiseins, sa majestâ sauvâdzè, ordenet, on dzor, dzor dè dévotion, qu'on partè ein pèlerinadzo, sur lo tombeau dè ion dè sous aïeux, dè son vivein, todzor chasto et pieux, ein on mot, on saint personnâdzo.

La cor s'ein alla donc ein tristos vêtémeins, ein gros bourdon, ein colléretta, coumein on vâi s'avanci dai pieux Musulmans, vers lo tombeau d'au saint Profèto ; quand on lau, sur la route aperçait on muton, què trottavè sur la verdura loein dè son berdzi. Lo pélerin, mein dévot què glouton, ne pouvai dè son veintre apaisi lo murmuro, l'attrapè et vos l'étrangliè. On l'arrêtè soudain, lorsqu'è l'allâvè l'eingouti dein son veintre, et coumein on hérétiquo, on impie, on profâno, montrè qu'on eût dû lo verre étoffâ ein naisseint, on lo préseinté au rei, què d'abord le condamne à férâ les honneurs don biau *Autodafé*.

— Quiè ! tifâ, dit lo prinço, on dzor dè pénitence ! medzi on dzor dè dzonno ! oh ! le monstro ! à la mort !

— Sire, dit l'accusâ, dévâiro m'atteindre à seinbliâbla seinteince ? Quien l'est mon sort ? Quand ié vu cé muton, être fort inutilo, dein leis étais yo vo bailli la loâ, désuite peinsein à mon rei, yavo, por son sepâ, tifâ cé imbécilo ; lè oncora tot cintiert.

— Oh ! oh ! l'étai por mè ?

— Ouai, sire.

— Eh ! bein, suspeindè la seinteince ! holâ ! pas dè suppliço. Lè bon patriote et fidèlo sudzèt : qu'on lai baille on brevet dè Conseilli d'Etat, por récompeinsâ sous heureux serviços.

Nous partîmes de Wangen le 15 à 6 heures du matin. Nous vîmes en passant Arwangen et Olten. Nous nous arrêtâmes à Aarau, où nous dînâmes sur notre bateau, notre conducteur n'ayant pas voulu nous permettre de descendre. Il nous arriva une petite affaire qui fit bien de la peine à la plupart de notre troupe, et qui donna matière à rire aux autres. Mme de Joffrey était souvent d'assez mauvaise humeur, qui voulait primer partout et exigeait beaucoup, avait une tasse d'argent en forme de gondole ; pendant le dîner, Mme Blanchon eut envie de boire, elle la pria de lui passer sa tasse, avec laquelle elle voulut puiser de l'eau dans la rivière, mais le courant l'emporta et il lui fut impossible de la ravoir. Mme de Joffrey voyant sa tasse perdue entra dans une si grande colère, qu'elle causa une scène des plus désagréables non seulement à Mme Blanchon, mais aussi à la plupart des autres ; je ne fus pas exempt de sa mauvaise humeur.

Nous quittâmes Aarau à une heure après-midi, comptant d'aller coucher à Brouck. Mais environ à une lieue de Biberstein, notre bateau alla s'engager entre deux rochers cachés sous l'eau. Nos dames eurent grand peur, et ce n'était pas sans raison ; l'eau était extrêmement rapide et bouillonait d'une manière effrayante entre ces deux rocs. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous en tirer, et je ne sais si nous aurions réussi, sans le secours

dei seinbliablos dzudzémeins sont communs y dzor dè voi. L'hommo a sen'équità, quand reîn ne l'ai s'opposû, sur lo corde règu, dzudzé fort bin autrui ; mâ vait-é son intérêt, sè mela à sa causa, à sè fé on code por lii.

(Aillio, lo 24 mai 1899.)

F. NICOLIER-DEGRUFFY.

Je sais tout — Un jeune godelureau et sa mère se promènent à la campagne. Ils rencontrent un paysan conduisant une vache qu'il vient d'acheter.

— Quel âge a-t-elle, votre vache ? demande le jeune homme ?

— Deux ans.

— A quoi voyez-vous ça ?

— Ça se voit aux cornes.

— Ah ! oui... C'est vrai ! En effet... elle en a deux.

COIFFURES DE FEMMES

II

Sous Louis XII.

Sous Louis XII, la mode était aux petits bonnets de soie ou velours et en plumes que les femmes, les hommes et les chevaux portaient.

Avec le quinzième siècle, les guerres d'Espagne, sous François I^{er}, avaient mis tout ce qui venait de ce pays à la mode.

Les cheveux étaient relevés en rouleaux et ornés de pierres précieuses surmontés d'un petit *toquet à l'espagnole* coquettement posé, soit de côté, soit sur le haut de la tête, et ornés de chaînes d'or, de pierrieries ou d'aigrettes.

Avec les Médicis, les modes italiennes envahirent la France. Catherine de Médicis apporta la *fraise* appelée déjà *carcan*, mais qui s'augmenta à tel point que suivant Pierre de l'Estoile la tête ainsi isolée du corps ressemblait au chef de saint Jean-Baptiste sur son plat ». C'est à cette reine que nous devons cet objet de toilette qui eut tant d'avenir : le corset.

C'est Marie de Médicis qui inaugura la mode de la grande collerette.

Pendant la fin du siècle, pour accompagner ces fraises et ces collerettes, les coiffures furent de différentes sortes :

La coiffure à *templettes* qui était une variante du chaperon si connu d'Anne de Bretagne, dégagé et enrichi. Les cheveux tout frisés faisaient de la tête une boule.

La coiffure à *la raquette*. Les cheveux relevés et formant une sorte de bourrelet tout autour du visage. On se servait de tampons posés sur

d'un bateau qui, heureusement pour nous, vint nous tirer de ce dangereux pas. Cet accident qui nous retarda plus de deux heures fut cause que nous ne pûmes pas aller plus loin de Biberstein. On nous conduisit à un mauvais cabaret où plutôt une gargonette au bord de la rivière. On nous fit entrer dans un grand poêle, dont les meubles étaient un fourneau de pierre extrêmement chaud (quoiqu'il fit fort beau temps), une longue table et de chaque côté un long banc de bois. Nous y trouvâmes quelques paysans allemands à grandes barbes, qui buvaient et fumaient. On nous fit l'honneur de nous placer près d'eux et on nous servit un souper consistant en deux grands bassins de terre, remplis d'une mauvaise soupe que l'on mangea avec des cuillers de bois ou d'étain, quelques œufs, du fromage et du fort mauvais vin. Quand l'heure de se coucher fut venue, on ôta la table et les bancs, on étendit sur le plancher quelques gerbes de paille, où chacun sans compliment prit sa place, n'y ayant pas d'autre appartement dans toute la maison.

Le lendemain 16^e avril, nous fûmes obligés de payer bien cher ce mauvais gîte, puisqu'il nous en coûta à chacun plus de 30 sols ; nous le quittâmes le plus tôt qu'il nous fut possible.

(A suivre).

la tête pour tirer les cheveux et donner plus de largeur au front.

La coiffure *en cœur* était faite de la même façon, mais avait la forme de son nom. La mode était née à Venise d'avoir les cheveux blonds ; aussi n'y avait-il pas de soins et de peine que les femmes n'employassent pour arriver à cette nuance, par les poudres, les teintures ou la perruque.

Sous Louis XIII.

Les lois somptuaires sous Louis XIII arrêtèrent un peu l'essor du luxe qui était arrivé dans les vêtements à son paroxysme et contribuèrent à retenir l'argent dans le royaume et à rendre aux produits français la vogue qu'avaient eue ceux de l'étranger au siècle précédent. On substitua alors aux broderies d'or, aux pierrieries sur les vêtements et dans les cheveux, les simples rubans et les broderies de soies. A cette époque, pour les femmes, les cheveux sont abattus sur le front, un rang pris à la racine est couché à plat. Les *bouffons* étaient les cheveux massés en petites frisures que l'on répartissait sur les tempes et les oreilles. Le surplus de la chevelure était natté et roulé en torsade derrière la tête. Une mèche de chaque côté un peu plus longue est appelée *cadenette*. Après avoir été frisée, on attachait au bout un petit ruban dit le *galant*.

Sur la figure les femmes se mettaient à l'excès des mouches de taffetas gommé. L'eau de Chypre était le parfum à la mode avec le musc et la civette.

(A suivre.)

L'ancien Evêché de Lausanne. — Le manque de place nous oblige à renvoyer au numéro de samedi prochain la suite de l'article sur l'Ancien Evêché de Lausanne.

Monteur de cou. — M. X., dont le cou s'est subitement allongé d'une façon anormale, s'en va consulter un spécialiste.

— Mais c'est un cas extraordinaire, observe le membre de la docte Faculté. Comment donc cela vous est-il arrivé ?

— Eh bien, docteur, je m'en suis aperçu l'autre soir, en rentrant du théâtre où je venais de voir jouer une pièce en 5 actes et 2 tableaux, et j'étais placé derrière une dame qui s'était obstinée à ne pas vouloir ôter son chapeau.

Nos gosses. — Un gamin s'en va chez le droguiste acheter pour quatre sous de colle de pâte.

Le droguiste remplit à pleins bords l'ustensile apporté par le gamin.

— Voici ta colle de pâte, mon petit ; où sont tes quatre sous ?

— Dans le fond du pot, m'sieu !

* * *

Un garçonnet, pas plus haut qu'une botte, essaie, devant l'armoire à glace de ses parents, sa première culotte. Alors, tout fier :

« A présent, avec papa, ça fera deux hommes à la maison. »

*** Kursaal et Lumen.** — Par la température vraiment caniculaire dont nous sommes gratifiés, il peut paraître un peu ridicule de parler *Kursaal* et *Lumen*. C'est du plein air, rien que cela et le plus possible que l'on veut.

D'accord ! Mais si, dans une salle bien ventilée, on vous offre un spectacle intéressant, amusant, instructif, délassant, rafraîchissant, en ce qu'il vous fait oublier la chaleur, n'est-il pas tout naturel de céder à l'invité ?

Aussi *Kursaal* et *Lumen*, qui ont résolu le problème, voient-ils chaque soir et le dimanche, en matinée, venir à eux de nombreux amateurs. Et ces derniers, nous vous le certifions, ne regrettent pas leur soirée.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO